



PASCALE  
WILHELMY

Une nuit,  
je dormirai seule  
dans la forêt

Libre  Expression



PASCALE  
WILHELMY

Une nuit,  
je dormirai seule  
dans la forêt

Libre  Expression  
Une société de Québecor Média

*À Lola et Romain.  
Que la peur, jamais,  
ne vous arrête.*

CHAPITRE 1  
De précieuses collections

Je n'ai jamais grimpé à un arbre. Ni connu l'allégresse de me rapprocher du ciel, victorieuse. Dans les sommets, je n'ai pas rêvé. Mes jambes n'ont pas balancé, libres et légères, dans le vide. Mon monde imaginaire ne s'élève pas. Depuis toujours, je garde les pieds sur la terre ferme. Sans m'évader.

Je n'ai pas inventé de pays perdus. Reconnu à distance les châteaux ni les ennemis. Effleuré l'illusion d'être invincible, en contemplant de haut le monde. Je n'ai pas connu le frisson de la descente; où poser le pied pour ne pas tomber? Dès l'enfance, la peur m'a clouée au sol.

J'ignore l'ivresse des pirouettes. Le délice de mélancer dans les airs, d'y entraîner mon corps, de

le faire tourner sur lui-même. Le plaisir de tendre les jambes vers les nuages, je l'ai refusé. Malgré l'élégance des gestes lorsqu'ils sont réussis. Et les prouesses de ma sœur, douée et insouciante. Je craignais de tomber. De tacher de vert gazon bien frais mes genoux. De m'effondrer, humiliée, n'ayant offert qu'une maladresse. Une chute balourde. Sans grâce. Que l'on voie ma petite culotte. Surtout.

La liste est si longue.



— Que collectionnez-vous ? a un jour demandé le professeur à la classe d'édentés que nous formions.

Nous affichions des sourires semblables aux touches d'un piano. La fée des dents perdait beaucoup d'argent en ces temps-là.

— Les fossiles ! J'en ai de très rares ! a répondu Louis, si fier de ses trésors, qu'il traînait à l'école dans une boîte cadénassée – comme si on allait lui piquer ce qu'il possédait de plus cher.

— Les salières et les poivrières !

C'était Charlotte. Vieille avant l'âge. Pauvre elle. Tout le groupe a été pris d'un fou rire devant cette étrange collection. Piquée au vif, elle nous a expliqué qu'il s'agissait d'un héritage. Que depuis quatre générations, les femmes dans la lignée maternelle se faisaient

un devoir de poursuivre la tradition. Qu'elles honoraient ainsi leurs aînées.

Plus elle se justifiait, plus ses joues rougissaient. À distance, elles m'apparaissaient brûlantes. Malgré ce coup de chaleur, elle a cru bon d'ajouter que ses duos, sel et poivre, étaient magnifiques. Qu'on y trouvait des amoureux enlacés, des chatons et leur maman qui s'emboîtaient, puis la tour Eiffel qui embrassait la tour de Pise. Si nous le voulions, nous pourrions venir les admirer tous. Nous en serions « bouche bien bée ».

— « Bouche bée », Charlotte, avait gentiment repris le professeur, qui regrettait déjà un peu sa question. « Bouche bée »...

D'un œil inquiet, j'observais la spécialiste des salières. Elle devenait écarlate. D'autant plus que la classe s'était mise à bêler en chœur. Mme Lucille était gentille :

— Ce n'est pas un concours. Toutes les collections sont précieuses. Personne n'a le droit de juger. C'est compris ?

Parce que Charlotte semblait sur le point de pleurer. Que plus personne n'osait lever la main de crainte de connaître le même sort. De subir les sarcasmes assassins de vingt-sept petits morveux. Je me suis lancée. Pour une rare fois, courageuse.

— Je collectionne les peurs ! ai-je affirmé fièrement, pour faire rire – ce qui a fonctionné.

— Vraiment ?

— Oui, si j'avais une armoire pour les ranger, elle serait pleine ! Et tout le monde serait épaté de les voir ! Il y a les orages, nager, les chiens, le papier sablé, les pirouettes et aussi le poil sur les mains.

— Le poil sur les mains ?

La classe a pouffé.

— Poil aux aisselles ! a lancé Didier.

— Poil au nez ! a poursuivi Maude.

Les enchères étaient lancées. Édouard, notre aîné puisqu'il avait recommencé sa deuxième année, a mis fin au jeu. En criant, sous l'hilarité générale, un « poil au cul » enthousiaste.

Mme Lucille nous a dévisagés d'un air hébété. Par son silence, elle nous faisait comprendre qu'elle s'attendait à mieux. Elle ne s'est pas éternisée sur mes peurs. Ni sur les autres ramassis. Ça lui avait échappé que les collections sont faites pour permettre aux grands de contempler une part de leur passé. Leurs souvenirs lointains. On amasse en vieillissant. Pour vérifier qu'on a voyagé, qu'on a possédé. Bien existé. On admire les bibelots, les pièces de monnaie, quelques œuvres d'art, satisfaits. En se disant qu'on a vécu.

Celles des petits sont souvent sans valeur, sinon aux yeux de leurs jeunes propriétaires. Ils y voient des trésors. Moi, je ramassais aussi les cailloux, pour me protéger. Si on m'emmenait dans la forêt pour que je m'y perde, je ferais comme le Petit Poucet. Je retrouverais mon chemin. Je reviendrais sur mes pas,

si l'on m'avait épargnée. Si je n'avais pas été dévorée en cours de route par un ogre ou une sorcière qui aime trop les enfants.

Mais mon véritable trésor était fait de pierres précieuses. Du moins, je me l'imaginai avec tous ces boutons, enfermés dans une boîte de métal. Pareils à des bonbons, de toutes les couleurs, de toutes les tailles. Parfois, dans un excès d'audace, il m'arrivait de les sucer, sans craindre d'en mourir étouffée. Je les examinai, tout luisants au sortir de ma bouche. Ma salive leur donnait une nouvelle valeur. Rubis, émeraude, topaze. Je connaissais ces mots savants et je rêvais, plus grande, d'ouvrir une boutique. Unique. De pierres précieuses et de boutons. Mais il faudrait prendre garde. Je fabriquerais des étiquettes, que j'appliquerais sur chaque pot : « Danger. Ne pas manger. »



Ce jour-là, pour détourner l'attention, pour venir en aide à Charlotte dont le teint écarlate m'inquiétait, j'ai ri de ce qui m'affolait. Ça a été la seule fois, je crois. Après, je n'ai plus eu envie de m'en amuser. Mes peurs me privaient du meilleur. De la liberté. Des amitiés.

Enfant, j'ai perdu mes deux meilleures copines qui habitaient tout près l'une de l'autre. Des après-midi entiers, nous servions le thé à des prétentieuses imaginaires.

— Votre thé est froid ! J'en veux un autre !

Nous prenions des accents pointus et un plaisir douteux à jouer les mégères.

— C'est horrible. Il est trop sucré ! Je veux voir la patronne. Maintenant !

Je n'étais jamais la patronne. Ni la cliente désagréable. Je servais. Sans complexes. Dévouée.

Puis, un été, mes copines ont eu de nouveaux voisins qui possédaient un chien. Que je craignais plus que tout.

Sans avertissement, leurs maisons ont cessé d'être invitantes. Je devais faire de longs détours. Son arrivée sur mon parcours bien tracé, sans risques, bouleversait mes amitiés. Qu'il soit solidement attaché à un arbre n'adoucissait en rien ma crainte.

Sa seule vision, même de loin, me paralysait. Alors, je rebroussais chemin en ne me pressant pas. Je marchais en claudiquant. Je m'inventais une infirmité pour ralentir mon pas. Si j'arrivais trop tôt à la maison, si j'expliquais mon rendez-vous manqué, on insisterait pour que j'y retourne. Pour que j'affronte le molosse. Ma sœur me tiendrait la main. Et devant la bête enchaînée, m'exposerait ce que je savais déjà.

— Tu vois, il ne peut pas te faire de mal. Sa corde, elle est grosse et solide. Ses maîtres ne veulent pas qu'il attaque les enfants.

Comme si ça suffisait.



La liste est encore longue. Le vélo m'effrayait. Les sirènes des camions de pompiers et des ambulances me clouaient sur place. Le père Noël sur lequel je devais m'asseoir me terrorisait. Et je craignais le feu. J'y pensais chaque soir avant de m'endormir. Je priais pour mourir alors dans mon sommeil, asphyxiée plutôt que calcinée. J'avais neuf ans.



Aujourd'hui, si on fait le tour de ma maison, on ne compte plus les détecteurs de toutes sortes et les extincteurs.

Xavier a tout accepté. Il a menacé de me quitter seulement lorsque j'ai voulu, dans un vieux surplus d'armée, nous procurer deux masques. Ils nous permettraient de fuir et de nous rendre, sans étouffer, jusqu'à l'extérieur. Déjà, la corde qui pend de la fenêtre tout en haut, afin de nous laisser glisser en cas de feu, le déprime.

Un peu comme mes provisions d'eau, de médicaments, la radio, les piles, les boîtes de conserve et l'auto-injecteur d'adrénaline.

— Emma, tu n'es même pas allergique ! Je ne traîne pas ça.

Je lui montrais, ravie, ma dernière trouvaille. J'avais lu que les allergies peuvent se déclencher subitement. Qu'une piqûre de guêpe peut tuer. Sur le coup. Alors, je préférerais agir. Ne pas attendre de voir mon amoureux gonfler, arrêter de respirer après m'avoir avoué dans un dernier souffle que l'idée de l'auto-injecteur n'était pas si bête.

— Tu ne veux pas apporter quelques litres d'eau ? Des feux de détresse, si jamais on se perdait en chemin ?

Il se moquait. Nous allions marcher sur un sentier balisé, près d'une rivière. En plein jour.



Un soir, je me terrais dans ma voiture, incapable d'en sortir. L'orage était trop violent. Sept petits pas me séparaient de la porte. Les probabilités d'être frappée par la foudre, en cinq secondes, étaient minces. D'autant plus que la menace se déplaçait. J'observais au loin les taches de lumière dans le ciel. Ce moment d'apothéose, ce feu d'artifice plein de poésie pour les braves. Je pensais aux chasseurs d'éclairs. À ces kamikazes qui poursuivent les orages. Qui passent de l'excitation à l'extase tandis que les éléments se déchaînent. Ils rêvent d'un éclat pour le photographe. Défient la colère des éléments, frôlent la mort. Et en veulent toujours plus.

Dans une de mes thérapies de groupe, on nous avait conseillé de nous concentrer sur la beauté du spectacle. De nous asseoir à la fenêtre et de nous émerveiller, en ignorant toutes les consignes de prudence. Ce sera pour une autre vie.

Xavier est venu me chercher, sous son parapluie.

— Tu prévois rester là longtemps ?

— Jusqu'à ce que ça arrête. Je vais attendre la fin.

— Sors. On va courir.

Il est venu me libérer. Je tremblais. Une fois à l'intérieur, pour éviter le supplice de cette fin d'orage, je me suis blottie dans mon lit. Xavier a refusé que je me cache dans la penderie.

Sous les draps, j'ai étouffé. Je me sentais mal. Je suis sortie. J'ai bu de l'eau. La panique gagnait du terrain. J'ai fait couler la douche, fraîche. Et je me suis réfugiée sous le jet. Xavier m'a trouvée, oubliant que jamais je ne serai à la hauteur de ses désirs, des voyages dont il rêve. J'ai eu, à cet instant, terriblement peur de le perdre.

Il s'est déshabillé et m'a rejointe. Il a réchauffé la température de l'eau, trop froide. L'homme que j'aime m'a pris la main, m'attirant vers lui. Je me suis relevée.

— C'est si difficile ?

Il a écarté les cheveux mouillés qui couvraient mon visage.

— T'as pas idée. Ça fait mal. Physiquement.

— Emma, tu peux guérir. Ta plus grande peur, c'est quoi ?

J'ai hésité, aphone et réticente. Alors, il a insisté.

— Tu le sais sûrement. Dis-moi ce qui t'effraie le plus.

J'ai menti. J'avais l'embarras du choix. Je ne lui parlerais pas d'une porte qui s'ouvre. D'une ombre qui s'approche et se pose sur le lit, délicatement, pour ne pas le faire craquer. J'allais tenir ma résolution, jusqu'au bout. Étouffer ce qui encore parfois me donne mal au ventre. M'assèche la bouche, d'un coup. Je me suis éloignée.

— Il y en a tellement, Xavier. Les chiens, le sang, le noir, les loups, la vitesse, les ponts, le vélo, les éclairs. Tu les veux toutes ? On y passe la soirée.

J'avalais au passage quelques gorgées d'eau. Je pensais à la tête que je devais afficher, au risque qui nous guettait. Sous le jet devenu tiède, ni lui ni moi ne pourrions entendre un voleur s'introduire dans la maison.

— Mon amour, je les connais, ces peurs-là. Dis-moi ce qui t'effraie le plus, m'a-t-il répondu en m'enveloppant de ses bras.

Je n'ai jamais tenu le palmarès de mes déraisons. Les plus troublantes, les plus écrasantes. Je n'ai pas établi de minutieux comparatifs. Alors j'ai lancé une vision de mon enfance. L'instinct de m'enfuir lorsque j'entendais ses pas. Je rêvais d'évasion, mais la maison était entourée d'arbres. Et dans les bois, il y avait pire que les chiens. Les loups qui hurlaient. C'est ce qu'il racontait.

— Me retrouver seule, une nuit, dans la forêt.

J'ai fait une pause.

— Ce serait un peu comme la somme de toutes mes peurs.

— Alors, vas-y. Prépare-toi. Fonce.

— Je veux sortir d'ici.

Je frissonnais. Je regrettais déjà l'idée. Xavier, lui, ne la laisserait pas se dissoudre. Je venais de lui fournir la matière, la lueur d'une solution. Tandis qu'il me couvrait d'une énorme serviette, il a insisté. Pour une rare fois.

— Emma, tu dois affronter tes angoisses. Passe une nuit dans le bois. Le lendemain, tu vas te sentir vivante et fière.

Il semblait sincère. J'ai fermé les yeux et j'y ai cru. J'ai même eu envie de partager mon secret. J'attendrais mon retour. L'orage s'était calmé. Sur la pointe des pieds, je l'ai embrassé. Ensuite, nous avons fait l'amour. Ça, ça ne m'effrayait plus.

Depuis ses cinq ans, Emma a peur de tout. Des chiens, des éclairs, de grimper aux arbres, du noir, des clowns... et des mains poilues. Pourquoi? Elle a juré de ne rien dire.

Un soir d'orage, paralysée, elle se fait une promesse: vaincre ce qui l'effraie. Une nuit, elle ira dormir seule dans la forêt, au cœur de tous les dangers. Et si elle survit, si un loup ne l'attaque pas, si un ours ne la scalpe pas, elle en reviendra victorieuse. Pour une fois.

Avec la sensibilité et le style qu'on lui connaît, Pascale Wilhelmy nous transporte avec Emma dans cette expédition qui la mènera à l'origine de ses peurs. Et surtout droit devant, vers un avenir plus léger, plein de promesses.



Pascale Wilhelmy est bien présente dans le paysage culturel québécois depuis de nombreuses années, à la télévision et à la radio. Son premier roman, *Où vont les guêpes quand il fait froid?*, a été finaliste au Grand Prix littéraire Archambault 2015. Elle se consacre à plusieurs projets, dont l'écriture d'un quatrième roman.